

Martine CANTINELLI

ESTERWALD

Pour Mathis et Lilian

LOREN

L'enfant entrouvre les paupières. La lumière blafarde du petit jour éclaire à peine la pièce. Tout semble figé, seul un fin duvet sur l'oreiller frémit au rythme de sa respiration. Elle a l'air serein. Pourtant, une sombre angoisse émerge peu à peu de sa torpeur. Elle s'infiltré et se répand à toute allure. Son cœur cogne, Son souffle s'amenuise, la panique explose ! Elle se redresse, bondit de son lit sans pouvoir sortir ce cri qui gonfle sa gorge, et c'est le noir ! Lentement, elle reprend conscience, elle frissonne sur le plancher glacial. Lentement, le temps d'endiguer la peur sournoise qui rugit comme une bête. Un œil, d'abord, pour reprendre possession de l'espace, reprendre pied dans la réalité. Le froid transperce son fin vêtement. Elle perçoit de plus en plus nettement un bruit plaisant. Elle tourne la tête vers le crépitement de la cheminée et s'en approche pour se réchauffer. Elle se recroqueville dans le vaste fauteuil et parcourt la pièce des yeux. C'est une petite chambre sobrement meublée, coquette et confortable. Une cheminée, un lit, un fauteuil et une petite table. Mais son regard est attiré par l'étroite fenêtre. Dehors, c'est le point du jour, un jour laiteux un jour de neige. La neige, un instant son visage s'éclaire d'une joie enfantine. Mais bien vite il s'assombrit à nouveau ! Il fait toujours aussi froid ! Transie, elle retourne dans son lit, s'enfouit sous l'énorme édredon de plumes et se blottit dans ce cocon. Son nez mutin réapparaît. Elle s'attarde sur les détails de l'endroit : Un vase avec des fleurs blanches, en plein hiver ? C'est un objet délicat et raffiné qui ne cadre pas avec le décor austère du lieu. Un autre objet attire son attention.

-Tu es réveillée ? Quel bonheur ! Tu as meilleure mine. Tu dois être affamée mon petit cœur !

Une femme est entrée, un plateau à la main. Partagée entre la curiosité et la faim, le regard de l'enfant oscille entre l'inconnue et le plateau ! Sans attendre de réponse et plus lestement que le laisserait supposer sa corpulence, la femme s'assoit au pied du lit.

-Bonjour ma douce, régale-toi, tu as bien besoin de te remplumer, on dirait un oisillon tombé du nid. Bon, je parle, je parle, je vais te laisser manger en paix mais je reviens de suite t'apporter des vêtements.

Elle se relève aussi prestement, un large sourire accentue encore la bienveillance de son visage, et elle sort. Si l'enfant est désemparée par cette brusque intrusion et ce tourbillon de paroles, elle ne s'éternise pas en questionnement, elle a faim ! Pourtant elle s'attarde un moment sur le contenu de son plateau : Posée sur une serviette de toile fine, une bonne tranche de pain frais tartinée de fromage, elle s'en saisit et tout en mordant à pleines dents, continue son inspection. Dans un bol de terre émaillée, une soupe épaisse de légumes avec des morceaux de lard, et en dessert, des petits pains à la cannelle fourrés de miel et d'amandes, le tout accompagné d'un verre de lait. Elle a à peine le temps de lever le nez de son bol que la femme dépose un paquet de vêtements sur son lit, jette dans le feu une brassée de bois et disparaît. Pourtant, avant de refermer la porte elle chuchote avec un air de conspirateur.

-A tout à l'heure ma jolie, tu auras bientôt de la visite !

Reposée, réchauffée et apaisée, la fillette sent l'engourdissement du sommeil la gagner, et bientôt dans la chambre on n'entend plus que le grésillement du feu et le souffle léger de l'enfant endormie. Ce réveil-là, paraît moins douloureux. L'enfant sourit, elle savoure cet instant où l'on flotte entre deux mondes, celui des rêves et de la réalité. Elle s'étire pendant que reviennent ses derniers souvenirs qui sont en fait, ses premiers souvenirs. Elle réalise que sa mémoire est aussi lisse que la plaine enneigée, aperçue par la fenêtre, et la panique revient. Un froissement d'étoffe, elle se redresse et découvre une vieille femme confortablement installée dans le fauteuil. Elle ne dit rien. Elle se contente d'observer la fillette, un long moment. Son visage est soucieux mais son regard se fait tendre. Elles se dévisagent, chacune attendant de l'autre qu'elle prononce les premiers mots. La vieille femme n'en finit pas de frotter ses mains, l'enfant tortille son drap, c'est elle qui rompt le silence d'une voix éraillée, mal assurée.

-Madame, je voudrais savoir où je suis et...qui, qui je suis.

La voix s'étrangle, son visage se crispe. Alors avant que ne coulent les larmes, la femme vole à son secours. Elle masque sa propre panique pour rassurer l'enfant tout en s'asseyant sur le bord du lit.

-Quoi ? Comment ça, qui tu es ? Tu veux dire que tu n'as pas de souvenirs ?

Elle semble perplexe, et des sentiments tumultueux l'assaillent. Elle prend les mains de la petite entre les siennes, rêches, robustes et rassurantes.

- Calme toi mon petit, tu es en sécurité ici. Ferme les yeux, laisse ton esprit vagabonder et dis-moi ce qui te passe par la tête.

-Rien, Madame, je ne vois rien, que du noir !

-Chut, mon enfant, tout va bien, détends-toi. Tu vois ces mains enlacées, elles le seront toujours, j'en fais le serment ! Tu n'es pas seule.

L'enfant s'apaise, elle regarde autour d'elle comme pour graver les lieux dans son souvenir et remplir son néant.

- Tu connais déjà Josiah, mon nom est Marja, tu découvriras bientôt les autres personnes qui travaillent et habitent à la ferme. Toutes ces personnes sont bienveillantes et se réjouissent d'avoir à s'occuper de toi.

L'enfant rassérénée sourit.

-Et moi, quel est mon nom ?

-Tu t'appelles Loren.

-Loren, oui, c'est joli cela me plaît et, pour le reste ?

La vieille femme se penche en avant, elle scrute le visage de l'enfant comme pour y découvrir ses propres réponses. Mais voyant Loren se ratatiner sous son regard inquisiteur, elle se réinstalle confortablement dans son fauteuil.

-Hum, hum.

Elle ne sait que dire, elle doit cependant rassurer la petite. A mots comptés elle commence.

-Donc, tu t'appelles Loren et je n'ai pas grand-chose à te dire. Il y a quelques semaines avant que la neige ne fasse son apparition, nous t'avons trouvée sur la route qui va de notre ferme à Bourg d'Argueuil, la ville voisine. Nous emmenions nos dernières récoltes à la grande foire de la Saint Martin.

Elle s'interrompt un moment, le temps de remettre une bûche dans le feu, de donner à Loren la possibilité d'intégrer et de s'approprier ces lambeaux de vie, mais surtout, le temps de réfléchir à ce qu'elle doit dire à l'enfant sans mémoire.

-Il faisait déjà très froid. La charrette était bien chargée et les chevaux avançaient doucement. Nous étions emmitouflés dans nos couvertures et je serais probablement passée sans te voir, si Victor qui a de meilleurs yeux que moi n'avait pas été attiré par un tas de chiffons sur le talus, juste à l'entrée du bois de Gréhèl. Il est descendu regarder cela de plus près et devant son air ébahi, je suis descendue aussi. C'est ainsi que nous t'avons trouvée. Marja s'est tue, Loren attend. Manifestement, elle attend la suite.

-Et alors ? Que s'est-il passé ensuite ?

-Tu n'étais pas blessée, tu portais de simples vêtements mais rien qui puisse nous donner une indication sur tes origines.

-Alors, comment avez-vous su que Loren était mon nom ?

Marja esquisse un sourire de soulagement, la petite a bien toutes ses facultés mentales ! Elle fouille dans sa poche.

-C'est ainsi qu'on t'a nommée à ta naissance, tu avais autour de ton cou cette petite chaîne, toute simple, un bijou apparemment de peu de valeur avec cette pierre noire et ton nom gravé dessus.

-Ah ! Et ensuite ?

-Ensuite nous avons fait demi-tour car tu étais glacée. Il fallait te donner au plus vite des soins et malgré cela, tu as été très malade. Nous avons eu beaucoup d'inquiétude à ton sujet. Maintenant, tu es guérie et tout va aller pour le mieux !

-Ah, certes mon corps est guéri, il va en effet aller de mieux en mieux. Mais ma tête ne l'est pas et je n'ai pas retrouvé la mémoire, je suis vide de souvenirs. Il y a peut-être quelque part quelqu'un qui pleure mon absence.

-En effet mon enfant, nous avons cherché, posé des affiches, arrêté les passants, sans la moindre piste.

Elle se lève et déplie son grand corps bien charpenté.

-Ecoute moi petite, tu es hors de danger et c'est le plus important. Tes souvenirs reviendront avec le temps et beaucoup de patience. En attendant, Tu peux te reposer, ou t'habiller et découvrir ta nouvelle maison ainsi que ses habitants. Tes souvenirs sont enfouis au fond de toi, ne lutte pas contre cet état de fait, accepte-le et contente toi de vivre ta vie d'enfant.

Bien, je te laisse.

-Cette femme de haute stature me paraît vieille car bien ridée. Mais, elle ne doit pas l'être tant que cela, je pense qu'elle a l'habitude de vivre au grand air, elle est tout simplement burinée par le soleil. En tout cas, elle donne une impression de force inébranlable et près d'elle, je me sens bien ! Elle me semble à la fois étrangère et familière.

Loren acquiesce, elle admet que ces paroles sont sages et qu'elle doit s'y conformer.

-Je n'ai plus sommeil, je vais me lever.

Sa première tentation est d'enfiler ses habits, mais son geste se fige, elle se souvient de l'objet posé sur la table, un miroir ! Elle porte les mains à son visage, elle ne sait pas qui elle est, elle ne sait même pas à quoi elle ressemble ! Sa main tremble, ses doigts effleurent le manche de bois sculpté. Il le faut pourtant ! Maintenant ! Lentement, elle approche le miroir de son visage, elle la voit, elle se voit, avec soulagement ! Il n'y a rien dans ce visage qui pourrait contraindre un quelconque regard à se détourner, rien non plus d'extraordinaire : Un visage d'enfant apeurée ! Elle touche cette peau diaphane. Les yeux sont bleus, peut être seraient-ils jolis s'ils n'étaient pas ainsi cernés de noir. Et ses cheveux ! La fièvre et le fait d'être alitée ne doivent pas leur permettre de se montrer sous leur meilleur jour. Peut-être serait-il judicieux de prendre un bain avant de se vêtir ? Comme devinant sa pensée, Josiah entre dans la pièce. Elle semble plus tendue qu'auparavant.

-Ma jolie poupée, tu as déjà meilleure mine, veux-tu encore quelque chose à manger ?

-Non merci, mais je prendrais volontiers un bain.

-Mais avec plaisir !

Et dans une envolée de jupe et de jupons elle tourne les talons, ouvre une autre petite porte et s'active.

-Tu peux venir, j'avais anticipé ton désir, un bon bain chaud va achever de te remettre sur pieds. J'y ai ajouté quelques herbes dont j'ai le secret, Elles te délasseront et te parfumeront. Oh ! Pauvre lapin, tu es bien maigrichonne, va falloir te remplumer !

-Un lapin avec des plumes ?

Josiah la débarrasse de sa chemise de nuit qui porte encore les miasmes de la fièvre. Elle feint d'ignorer la balafre qui barre l'avant-bras droit de l'enfant, mais Loren, elle, la fixe. Le sillon n'est pas complètement cicatrisé, il est douloureux au toucher : encore une énigme ! Mais elle préfère mettre de côté toutes ces questions obsédantes qui génèrent peur et angoisse et se concentrer sur le concret : le présent ! Et le présent c'est une cuve de bois sombre, de l'eau chaude, mousseuse et parfumée et une brave femme qui roucoule à tout moment des petits mots doux, des mots câlins qui font du bien à l'âme. Une fois récurée et habillée l'épreuve du miroir est beaucoup plus plaisante. Certes, il faudra quelques temps pour faire disparaître les traces du mal, mais la

fillette qui sourit devant la glace a un agréable minois. Les cheveux une fois lavés et séchés se sont révélés bouclés, maintenant ils sont parfaitement disciplinés en deux tresses blondes, seuls quelques petits cheveux fous frissent autour de son visage. Son entrée dans la grande salle de la ferme est plutôt tumultueuse. Tous se précipitent vers elle, chacun y allant de son couplet, flot de paroles entremêlées et au final, inaudibles.

-Suffit ! Vous effrayez cette enfant, asseyez-vous !

En effet, on ne voit plus de Loren que deux mains agrippées aux bras de Josiah, le reste de sa petite personne disparaissant derrière les frous-frous bigarrés de la servante.

-Viens mon enfant, je vais te présenter ces rustres qui ne connaissent pas la bienséance.

Le ton de Marja est mi sévère mi amusé et Loren se dit qu'une personne qui inspire un tel respect et douée d'une autorité sans conteste est définitivement, une bonne alliée. Elle s'enhardit donc à sortir de sa cachette et s'approche de Marja.

-Bien, donc fillette tu as déjà fait la connaissance de Josiah. Elle remplit ici la fonction de cuisinière, elle connaît un nombre étonnant de recettes. Elle n'a pas sa pareille pour connaître les péchers mignons de chacun et se met en quatre pour ravir nos papilles. Elle connaît tout sur les herbes aromatiques pour la cuisine, elle connaît aussi les simples, et c'est elle qui soigne nos petits maux. Avant d'être chez nous, elle a travaillé comme servante chez un vieux moine qui, sachant ses années comptées, lui a enseigné tout

son savoir d'herboriste. Il me suffit d'ajouter qu'elle est notre petite fée du logis, car toujours de bonne humeur, elle sème la joie et la sérénité dans cette maison.

-La grande chose que voici, c'est Victor, il est l'homme à tout faire et j'insiste sur le « tout » car ces grands battoirs qui lui servent de mains, peuvent créer les plus délicats des objets. Avec lui, tu te sens en sécurité. C'est un homme doux et calme mais il peut devenir un combattant enragé en cas de nécessité.

-Ah ! j'ai l'impression de l'avoir toujours connu !

Marja échange un petit coup d'œil furtif avec les autres.

-Maintenant, voici Tim, il est un peu plus âgé que toi. Tim est palefrenier, il est très doué. Il a vraiment un don pour s'occuper des chevaux. Malheureusement, tu découvriras vite qu'il est plus à l'aise avec ses amis à quatre pattes qu'avec nous, ce qui ne l'empêche pas d'être un garçon sérieux, fiable et loyal.

Sous le compliment, le dénommé Tim se met à rougir jusqu'aux oreilles, qu'il a particulièrement grandes et décollées !

-Enfin, la dernière personne que tu vois assise à cette table ne vit pas ici. Je te présente Rolf, il est ce qu'on appelle un érudit. Son père lui ayant légué une petite fortune, il pourrait être dégagé de toute nécessité de travailler pour gagner sa vie, mais il aime enseigner. C'est un habitué de la maison, en échange des petits plats de Josiah, il nous rend quelques menus services d'écriture. Maintenant que tu fais partie de la maisonnée, je lui ai demandé de se

charger de ton éducation. Avec les quelques villageois que nous employons, il y a suffisamment de bras pour faire tourner la ferme. Il est donc superflu que tu y travailles à temps complet. Nous tenons beaucoup à ce que tu étudies. Toutefois, nous pensons qu'il est très formateur que tu t'acquittes quand même de menues tâches quotidiennes, Victor t'expliquera cela. Maintenant, mangeons !

Les jours s'écoulaient paisiblement à la ferme des Burons. Rolf lui a raconté d'où vient ce nom. Autrefois, ce pays était fort peu peuplé. Des nomades s'y étaient peu à peu sédentarisés et avaient construit de nombreuses petites cabanes le long de la rivière que l'on appelait des burons. Puis un jour, ils ont repris la route, les cahutes se sont écroulées mais le nom est resté. Avec sa malléabilité d'enfant, Loren a vite intégré ce nouvel univers. Elle est choyée, élevée avec rigueur et amour, et dans ce contexte elle sait qu'elle a toutes les chances de bien grandir. Comme cela avait été annoncé le premier jour, sa vie est bien réglée. Elle effectue ses menus travaux auprès de chacun. Elle épluche les légumes de Josiah et tout en faisant, celle-ci lui explique la reconnaissance et l'usage des simples. Avec Victor, elle donne à manger aux volailles, va chercher de l'eau ou du petit bois. Mais leur grand moment d'intimité, ce sont les leçons de lutte. En effet, Marja a fait un choix étrange, pour le plus grand plaisir de Loren. Elle a renoncé aux travaux d'aiguilles en faveur de toutes les techniques de défense. Elle dit qu'un jour, ils ne seront peut-être plus là et que pour se défendre de la malveillance des hommes, un bâton ou une dague font meilleur effet qu'une aiguille ou un fuseau !

Dans ces moments-là, le gentil Victor devient le féroce combattant annoncé et il ne ménage en rien son adversaire. Pourtant, Loren porte rarement les marques de son entraînement musclé, au pire se couche-t-elle le soir, les membres rompus de courbatures. Le bon géant sous ses airs détachés est très fier de son élève et de ses progrès. Cela crée d'ailleurs, une certaine compétition entre lui et Rolf, car Loren adore aussi son maître d'études. Son enseignement n'est jamais fastidieux. Elle a une préférence pour la géographie, Rolf possède de précieuses cartes, et c'est magique de pouvoir ainsi repousser les frontières de son propre univers. Rolf sait toujours surprendre son élève. Un jour, une petite fourmi a osé poser sa petite personne, sur une des précieuses cartes déroulée dans l'herbe. Cela a été prétexte à une leçon, au gré des pérégrinations de Madame fourmi. Elle s'est d'abord attaquée à l'ascension de la grande chaîne montagneuse d'Aguiin. Celle-ci est située au nord de notre beau pays d'Esterwald, elle se dresse fière et souveraine pour faire un rempart protecteur.

-Pour nous protéger de quoi, Maître ? Qui y a-t-il derrière ces montagnes ?

-Des contrées inexplorées mon enfant, car si Dame fourmi a pu les franchir aisément, il n'en est pas de même pour l'homme. Ces murailles de pierre et de glace sont un milieu hostile et parmi les rares téméraires qui s'y sont aventurés, peu d'entre eux en sont revenus.

Fourmiguette (c'est ainsi qu'elle fut baptisée) après la descente des Monts d'Aguin a longuement hésité entre le ponant et le levant, et c'est la controverse. Rolf assure que l'ouest offre de merveilleuses forêts, les forêts d'Emerande. Il ne tarit pas d'éloges sur la diversité de la faune et de la flore, sur l'hospitalité de ses habitants et la richesse des traditions et du folklore. Loren, elle, exhorte Fourmiguette à choisir l'est parce que c'est une région côtière. La mer, cette inconnue, la fascine, alors Rolf lui parle de la mer de Karan, même si cela lui paraît bien étrange ! Vraiment, son univers est bien étriqué ! Ce jour-là, la leçon de géographie a tourné court. Le périple de Fourmiguette s'est achevé, quand la pipe de Rolf a chu sur la carte et a malencontreusement mis fin, aux aventures de l'intrépide fourmi !

Dans son petit monde, n'oublions pas Tim le palefrenier ! Avec le temps, il ne s'est pas montré de meilleure compagnie, mais il a patiemment initié Loren à l'équitation et aux soins à donner aux chevaux. Il lui a enseigné tout son savoir intuitif et elle lui en est très reconnaissante. Cela lui a permis de faire de longues chevauchées loin de la ferme, hélas, toujours sous bonne escorte ! Ce constant souci de sa personne lui est parfois pesant et elle aimerait un peu de solitude, ailleurs qu'entre les murs de sa chambre ! Il serait erroné de brosser un tableau idyllique de la vie de la fillette, il y eut des heurts, des bouderies, des punitions. Mais dans l'ensemble, ce fut un temps heureux, propice à son épanouissement. Elle n'a jamais renoué le lien avec ses souvenirs, mais elle en a engrangé d'autres et cela ne la tourmente plus, enfin, presque plus !

Loren est maintenant à l'aube de ses quinze ans. La petite maigrichonne est devenue une jeune fille robuste, d'un caractère aimable et enjoué, rompue aussi bien au maniement de la langue qu'à celui de l'épée. Bref, une jeune fille accomplie !

Aujourd'hui Tim est allé au Bourg d'Argueil pour vendre l'un de ses poulains. Marja et lui ont passé un accord. Un cheptel selon ces termes : Il doit veiller aux soins des quatre chevaux de selle et des trois animaux de bât qui appartiennent à la ferme. En échange, il reçoit, en plus du gîte et du couvert, une modique somme d'argent et le droit d'élever ses propres bêtes. Le résultat est assez impressionnant. Il s'est ainsi forgé, une bonne réputation de maquignon honnête et sérieux. Donc, aujourd'hui, Tim est allé au bourg d'Argueil pour vendre un de ses poulains et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'au retour il n'avait pas l'air heureux ! Chose curieuse, personne n'a l'air réjoui à la ferme des Burons. Même Josiah est anormalement silencieuse ! Cela n'est pas habituel et devant le mur de silence sur lequel vient se fracasser toutes ses questions, Loren, a choisi d'aller se coucher, le cœur lourd. La nuit est encore bien noire, quand Marja fait irruption dans sa chambre. Postée devant l'âtre, elle paraît encore plus grande que d'habitude, plus majestueuse, pourtant elle ne porte que sa chemise de nuit avec juste un châle jeté à la hâte sur ses épaules.

-Loren, je vais te demander une chose et une seule, mais elle est d'une grande importance. Quoiqu'il se passe cette nuit, je te demande de ne pas poser de questions et d'obéir sans rechigner aux personnes auxquelles tu seras confiée.

-Mais

-J'ai dit : Pas de question ! Sache seulement que ceci n'est pas un jeu, ta vie est en danger. Pour l'instant, elle est entre les mains de personnes dévouées et courageuses, à qui tu devras te fier. En attendant, enfile rapidement ces vêtements et précipite-toi dans la cour, sans traîner !

Le ton est sans réplique et Loren a suffisamment côtoyé Marja pour avoir senti la peur et l'émotion sous les paroles autoritaires, et cela la terrifie. Elle sent remonter en elle une peur ancienne, refoulée par les années de joie qu'elle a connues dans ce foyer. Malgré ses doigts tremblants, elle enfile les habits laissés par Marja. A son grand étonnement, ce sont des habits masculins, comme ceux que porte Tim. Des sous-vêtements de laine, de larges pantalons de toile, emprisonnés dans des bottes de cuir, une chaude tunique et par-dessus le tout une cape épaisse, fermée par une simple agrafe. Au moment de quitter la chambre, elle s'aperçoit qu'elle oublie quelque chose. Il s'agit d'une gibecière de cuir brun. Rapidement, elle se défait de sa cape, fait passer la bandoulière par-dessus son épaule puis réajuste le vêtement et sort. Dans la cour de la ferme règne une activité fébrile. Tout le monde est là, portant encore ses vêtements de nuit. Victor, Josiah et Tim serrés les uns contre les autres sont l'image même de la désolation. Josiah sanglote à gros bouillons. Victor serre et desserre ses grosses mains. Même Tim a du mal à cacher ses yeux humides. Loren n'a qu'une envie, se précipiter vers eux, les cramponner pour ne plus jamais les lâcher, mais Marja l'a aperçue et lui fait

signe d'approcher. Dans la cour, il y a cinq chevaux. Loren reconnaît le sien, Stigger le fougueux. Il y a aussi quatre hommes, parmi eux, elle reconnaît Rolf. Elle se sent déjà moins opprimée. Avant même de réaliser ce qu'il lui arrive, Marja la serre convulsivement sur son cœur. Avant même de pouvoir s'étonner d'une démonstration de tendresse inhabituelle, Victor l'a juchée sur son cheval. Avant même de pouvoir reprendre ses esprits, elle voit Tim asséner une bonne claque sur la croupe du cheval et encourager Stigger à suivre les quatre cavaliers qui partent au galop. Le brouillard s'est levé. Loren ne saurait dire si le paysage lui est familier, ou pas. Elle se sent anéantie. Ce n'est pas possible, cette chevauchée a des allures de cauchemar. Seule la présence de Rolf à ses côtés lui paraît réelle, et réconfortante. Il ne l'a pas quittée un instant, visiblement très attentif. Heureusement, les leçons de Tim portent leurs fruits. Elle fait corps avec son cheval, malgré sa fatigue et son abattement. A la pensée de Tim, son cœur se serre. Mais, elle sait, elle doit être forte, ne pas se laisser submerger par l'angoisse que génèrent ses obsessionnelles questions sans réponses. Elle doit se concentrer sur l'instant présent et mener Stigger sans faillir. Ce n'est qu'à l'aube que les cavaliers décident de s'arrêter. Le petit jour, froid et humide n'enjolive pas le décor. Les hommes ont choisi une frondaison épaisse et lugubre pour faire une halte. Rolf s'active, visiblement, c'est lui le chef. Loren a du mal à reconnaître en lui, l'érudit, l'homme de savoir qui a été son précepteur. Elle le découvre sous un autre jour. Il paraît plus viril, plus combatif et cela la déstabilise. Rapidement, sous les ordres de Rolf, le repas est prêt. Elle est fourbue et ne désire qu'une chose, dormir, fuir cette réalité ! Pourtant, Rolf insiste

pour qu'elle avale un peu de soupe chaude, un morceau de pain et du fromage. Elle a promis obéissance, alors, sans appétit elle mâchouille son repas. La chaleur du feu l'engourdit, elle sent qu'on l'étend sur des couvertures et sombre dans le sommeil. Quand elle se réveille, elle n'est plus auprès du feu mais dans les bras de Rolf, sur son cheval. Un homme tient Stigger par la bride. Les chevaux marchent au pas. La voyant éveillée, Rolf lui sourit, enfin !

-Bonjour belle endormie, désolé de l'inconfort de la situation, mais nous sommes très vite repartis ce matin et nous n'avons pas eu le cœur de te réveiller. Pour ta gouverne, tu as dormi ainsi toute la matinée, maintenant nous allons faire une halte pour nous restaurer.

Le temps est clair et le soleil brille. De même, dans la tête de Loren, ses idées s'éclaircissent. Elle se remémore les événements de la nuit et tente de comprendre. Elle a quitté en catastrophe son havre de paix, Marja lui a dit qu'elle était en danger. Mais, qui pourrait bien en vouloir à une jeune fille sans histoire ? Cela a-t-il un rapport avec la partie de sa vie qui demeure enfouie dans sa mémoire ? Elle regarde les hommes affairés. Visiblement ce sont des soldats. Ils sont efficaces dans leurs actions. Ils ne s'occupent pas d'elle, enfin pas directement. On leur a donné des consignes, ils n'y failliront pas. Rolf, qui est-il vraiment ? Elle s'approche de lui. Il lui tend la main, l'invitant à s'asseoir et à partager la nourriture. Elle grignote la croûte de son pain et se lance.

-Rolf, j'ai besoin de comprendre.

- Je sais, peut-être aurons-nous une petite conversation quand nous serons arrivés à destination.

- Et cette destination est ?

Rolf ne répond pas, il semble mal à l'aise.

- Tu te souviens de Fourmiguette ? Elle ne savait où aller, à droite, à gauche ? À l'est, à l'ouest ? Aujourd'hui tu es Fourmiguette et nos déplacements seront erratiques.

- Tu veux dire que tu ne sais pas où tu vas ?

- Pas tout à fait, pour l'heure, nous devons bouger et essayer de brouiller notre piste. Nous resterons ensemble jusqu'à la nouvelle lune bleue. Ensuite, tu seras prise en charge pas d'autres que nous.

- Pourquoi ? Et après, que se passera-t-il ?

- Inutile de t'inquiéter, je peux t'assurer que tu seras en sécurité et entre de bonnes mains. Mais je ne peux t'en dire d'avantage car je n'en sais pas plus. Pour ta propre sécurité, les informations sont morcelées. On ne peut ainsi pas révéler ce qu'on ignore.

- Ce n'est pas une réponse ! Tu penses vraiment que me maintenir dans l'ignorance de l'éventuel danger qui me menace est moins inquiétant pour moi ? Que sais-tu réellement de moi ?

Rolf est de plus en plus gêné. Il ne sait visiblement pas comment se sortir de ces questions embarrassantes

- Je ne sais que ce que tu sais et je me contente d'obéir aux ordres.

- Encore une mauvaise réponse ! Alors, si je résume bien, on ne sait pas où on va, ni avec qui je serai à la lune nouvelle, mais je dois me soumettre à toutes les personnes qui me prendront en charge.

- C'est un bon résumé.

Loren commence à être excédée par tous ces mystères, mais elle sait qu'elle ne peut passer sa colère et sa frustration sur Rolf et ses hommes. Sur qui d'ailleurs ? Elle a besoin d'être un peu seule et Rolf semble le comprendre car il la regarde s'éloigner avec résignation, et soulagement ! Elle doit admettre qu'elle est dépassée par les événements. Même si cela la met en rage, elle n'a d'autre choix que de suivre ses guides. Tête baissée, elle s'est considérablement éloignée du campement, elle s'arrête brutalement. Sa colère s'est apaisée, mais elle ne souhaite pas rebrousser chemin. Elle s'assoit à l'ombre d'un arbre, un résineux d'après la bonne odeur de sève. Seraient-ils près des forêts d'Emerande ? Alors ils auraient chevauché vers l'ouest ? Connaître et reconnaître les lieux peuvent s'avérer utile dirait Victor ! A nouveau la tristesse l'empoigne. Il faut se rendre à l'évidence, elle la trainera cette tristesse, comme un bagage encombrant. L'orientation n'a jamais été son point fort. En cet instant, elle regrette de ne pas avoir été plus assidue aux leçons de Kaloé. Elle était captivée par les récits du chasseur, quand celui-ci passait rendre visite aux habitants des Burons. Rituellement, il apparaissait deux ou trois fois l'an. Dès son arrivée, il s'enfermait avec Marja dans le réduit qui lui servait de bureau. Ils devaient parler de choses sérieuses qui n'intéressaient guère l'enfant qu'elle était. Mais dès qu'il sortait de l'ancre

de Marja, c'était la fête et ces jours-là, elle avait la permission exceptionnelle de veiller tard. Parfois, il prolongeait son séjour et il l'emmenait dans les bois. Il lui apprenait à suivre des traces, poser des collets, et savoir se repérer mais, elle ne manifestait que peu d'enthousiasme, préférant par-dessus tout, les veillées en plein air autour d'un feu crépitant à écouter ses incroyables aventures ! Loren fait demi-tour et retrouve le campement. Rolf et ses soldats ont déjà terminé leur frugal repas. Pourtant, ils ne semblent pas pressés de repartir. Rolf s'approche de la jeune fille, une couverture à la main.

- Tu peux t'étendre ici et dormir, nous avons choisi de voyager de nuit pour limiter les dangers.

- Et vous, allez-vous également prendre du repos ?

- En effet, mais il nous faut quand même, instaurer un tour de garde.

- Alors je prends le premier quart. J'ai dormi ce matin et j'ai besoin de réfléchir.

Rolf sourit et prenant la main de Loren, il dépose un baiser au creux de son poignet.

- Nous sommes fiers de toi ! Pouvons-nous compter sur ta loyauté et dormir sur nos deux oreilles ?

-Au lit manant, fais-moi un peu confiance!

Les quatre hommes se sont installés à l'ombre d'un mur de pierre, seul vestige d'une ancienne cabane. Les chevaux débarrassés de leur selle et des fontes, paissent paisiblement. Loren quitte son arbre et cherche un endroit plus stratégique qui offre une vue sur la campagne environnante. Elle se laisse imprégner de la quiétude des lieux. Elle sait que les moments de paix seront désormais comptés. Son avenir est incertain et surtout énigmatique. Maintenant, le soleil est à son apogée et il commence à faire chaud. Elle peut enfin quitter sa cape. C'est alors, qu'elle avise la gibecière qui ne l'a pas quittée. Elle la pose sur un rocher et entreprend d'en découvrir le contenu. Une bourse pleine de pièces d'or, apparemment cela représente beaucoup d'argent ! Dans un écrin elle trouve le collier qu'elle portait paraît-il à son cou, lorsque ses amis l'ont trouvée dans la neige. Elle n'aimait pas ce bijou, elle le trouvait triste et sombre, mais il était le seul témoin de son passé. Elle est donc fort surprise en le prenant dans sa main de voir que la pierre est devenue limpide et scintillante. Elle attache la chaîne autour de son cou et s'étonne de ressentir une onde de chaleur la traverser. C'est si fugace qu'elle se demande si elle n'a pas rêvé. Tout au fond, pliés dans un papier épais, ses gâteaux préférés au miel et aux amandes ainsi qu'une chaude écharpe tricotée, un petit sifflet de bois et des gants de cuir, comme ceux de Tim. Ainsi ses amis ont tous eu un geste pour elle ! Et c'est en tenant dans ses mains ses petits trésors, qu'elle s'autorise enfin à laisser couler ses larmes. Le soleil est déjà bien bas dans le ciel, lorsque Loren entend le juron retentissant que pousse un des soldats, réveillant ainsi ses compagnons.

-Loren ! Tu ne nous as pas laissé faire notre tour de garde.

-Non, très cher Rolf, je n'avais pas sommeil. J'ai pensé qu'il y avait deux avantages à vous laisser dormir, avoir un peu de tranquillité et une garde rapprochée, fraîche et gaillarde en cas de danger !

-Petit poison ! Ne viens pas te plaindre et pleurnicher si tu es fatiguée. En selle !

-Tranquillise-toi, j'ai épuisé mon stock de doléances et de larmes pendant que vous dormiez !

Après une rapide collation, la petite troupe se remet en route. Comme l'a annoncé Rolf, la nuit est assez claire pour se déplacer sans risque. La lune bleue est resplendissante au milieu des étoiles.

-La lune bleue ! Ce n'est visiblement pas encore la pleine lune. Est-ce bientôt la fin du voyage avec Rolf ? Je commençais tout juste à me sentir bien en leur compagnie ! Et maintenant, que va-t-il se passer ?

Cette question, elle n'y accorde plus d'importance, elle a vaincu sa révolte et se soumet au destin que d'autres tiennent entre leurs mains. Les jours et les nuits qui suivent, se calquent sur le même schéma : Repos le jour et galop la nuit, sans variante. La halte est décidée ce jour-là, dans un endroit charmant, au bord d'une rivière. Le paysage commence à changer, les arbres se font de plus en plus rares, l'air est plus sec, et la différence de température

entre le jour et la nuit plus marquée. Un des soldats a profité de son temps de repos pour aller chasser. Tous commencent à se laisser des rations de soldats, sans saveur et dures à mâcher. La chance lui a souri et il est vite de retour avec un lapin dodu et sa gibecière pleine de baies et de pommes sauvages. Le festin met tout le monde de bonne humeur. Celle de Loren tombe bien vite quand elle voit approcher Rolf, l'air embarrassé. Cela ne peut rien présager de bon ! Il s'assoit près d'elle et dénoue un petit baluchon fait d'un petit carré de coton, contenant un peigne et un flacon de cette mystérieuse décoction qu'utilise Josiah pour lui laver les cheveux. Rien d'inquiétant, jusqu'à ce que Rolf sorte le fin coutelas, à la lame bien aiguisée qui lui sert à couper sa barbe. Elle a compris.

-Fais ce que tu dois faire

-Merci, Loren, j'ai déjà essuyé les foudres de Josiah, qui jurait que c'était faire offense aux Dieux que de couper une aussi belle chevelure. Merci de ne pas en rajouter.

-J'imagine la scène, elle a toujours pris grand soin de mes cheveux, elle en était très fière. C'est d'ailleurs la seule personne à les avoir touchés.

- Maintenant c'est mon tour. Tu sais qu'il le faut. La ravissante jeune fille va prendre des allures de jeune garçon.

- Oh non ! Pas si court.

- Disons, entre les oreilles et les épaules, cela te convient ?

-Cela me convient.

Les deux nattes rapidement sectionnées s'en vont au gré de l'eau. Puis, après avoir lavé, égalisé et peigné la chevelure de Loren, Rolf s'écarte d'un pas pour juger de son œuvre.

-C'est parfait !

Loren passe la main dans ses cheveux humides. Libérés de leur poids ils ont une jolie frisure, et comme sa tête semble légère ! Plus d'épingles à cheveux, plus de rubans et de résille, finalement cela a un certain avantage !

-Tu peux garder le peigne et le savon, enfin tu le dois, ordre de Josiah !

A la nuit tombée, ils repartent, cela fait maintenant une décade qu'ils chevauchent. Loren y prend finalement beaucoup de plaisir, même si les premiers temps elle a eu le corps brisé ! En cet instant, elle est sereine. Les chevaux ont adopté un galop tranquille. L'air est frais sans trop et la lune bleue omniprésente baigne la nuit d'une clarté argentée qui donne une touche d'irréalité aux courbes du paysage. Soudain, l'homme de tête s'arrête net. De son doigt tendu, il montre le sommet de la colline. Là se découpe la silhouette d'un cavalier, immobile, parfaitement immobile. Déjà Rolf se détache du groupe et grimpe vers l'homme solitaire. Du coin de l'œil, Loren voit que les soldats ont tous dégainé leurs armes, l'un une épée, l'autre deux coutelas et le troisième a déjà encoché une flèche sur son arc. Quelques instants plus tard, qui lui paraissent une éternité, elle voit Rolf tourner

bride et redescendre. Il s'approche de ses compagnons et se contente de hocher la tête. Loren ne peut, ne doit, que se taire, mais elle est tendue, dans l'expectative. Ils mettent tous pied à terre. Un des hommes s'approche d'elle et glisse dans la botte de la jeune fille, un petit poignard à la pointe effilée, l'autre fait passer, arc et carquois par-dessus sa tête et les lui tend. Enfin le dernier lui donne une bourse contenant une pierre à feu et un peu de mousse séchée.

-Rappelez-vous, le feu éloigne les animaux mais il attire les hommes. Il vous faudra juger s'il est opportun ou non de faire jaillir l'étincelle.

Puis, c'est le tour de Rolf. Il a beaucoup de mal à contenir son émotion. Il prend le visage de Loren entre ses mains, la regarde longuement.

-Vous êtes ravissante ainsi ! Pensez à toujours rabattre le capuchon de votre cape sur votre visage, lorsque vous croiserez des hommes. Voici mon cadeau, ainsi, vous n'aurez plus à vous soucier d'avoir à vous repérer. Cet objet est une boussole, il indique invariablement le nord. Prenez grand soin des objets que l'on vous a donnés, ils peuvent tous vous sauver la vie.

Déposant un rapide baiser sur le front de la jeune fille, il tourne bride, suivi des trois autres. Ils disparaissent rapidement, avalés par la nuit. Loren, n'a pas bougé, elle se sent vide d'émotions. La seule remarque incongrue qui lui vient à l'esprit c'est que Rolf a cessé de la tutoyer !

Le silence est oppressant. Le cavalier n'a toujours pas bougé d'un pouce, alors Loren chuchote à l'oreille de Stigger

-Allez mon gars, l'aventure continue, finalement, si l'on se contente de vivre l'instant présent, c'est plutôt plaisant comme aventure !

Arrivée à quelques pas de la silhouette inconnue, Loren démonte et s'avance. L'homme descend aussi de son cheval et vient à sa rencontre. Il porte la main droite à son front, à son cœur et la pose ensuite sur le front, sur le cœur de la jeune fille. Celle-ci, un peu surprise de cette étrange coutume n'en laisse rien paraître et se contente d'incliner la tête.

-Je m'appelle Loryll de la tribu des Dèl- Zénis et je suis un coureur. Vous êtes la personne que l'on m'a confiée. Il nous reste un couple d'heure avant le lever du soleil, dormez ! Nous partirons à l'aube.

-Mais....

Peine perdue Loryll a déjà tourné les talons et après avoir entravé les deux chevaux, il s'est posté accroupi, sur le point culminant de la colline et a repris son immobilité totale. Loren découvre qu'il a laissé à ses pieds une épaisse couverture. La nuit n'est pas trop froide, elle s'en sert de matelas et drapée dans sa cape elle s'allonge, sans pouvoir toutefois, trouver le sommeil. Quel étrange garçon ! Car visiblement ce n'est pas encore un homme fait, peut-être a-t-il deux ou trois ans de plus qu'elle. Elle a de suite remarqué son étrangeté. Des cheveux bruns qui cachent à

moitié de grands yeux noirs et profonds. Sa peau est claire. Il est svelte, élancé, mais aussi, taciturne et distant. Vraiment, Rolf va lui manquer ! C'est le bruit des sabots qui la réveille. Loryll est en train de préparer les chevaux. Il a laissé près du feu un bol d'avoine sucré au miel, qu'elle s'empresse d'avalier puis elle lave le bol, roule ses couvertures et se présente à son guide. A son grand étonnement il devance la question, qu'elle n'aurait pas osé formuler.

-Notre objectif est d'arriver sur les terres des Dèl-Zénis, mon peuple. Là, vous resterez quelques temps, plusieurs décades très certainement. C'est tout ce qu'il vous est utile de savoir pour l'instant.

Sur ces paroles il s'engage dans le chemin tracé qui serpente le long des collines, à perte de vue. Le paysage est sans attrait, le rythme est lent, monotone et la conversation inexistante. Il ne reste à la demoiselle que la distraction de détailler son compagnon de route. Il est à peu près de sa taille, pas aussi charpenté que les gars de son pays, mais il donne une impression de grande résistance. En réalité, il est plutôt plaisant à regarder ! Ses habits dans les tons neutres semblent d'une facture moins grossière que les oripeaux qu'on lui a donnés, son cheval est plus petit que Stigger. Accrochés à la selle juste un arc et un carquois.

-L'inspection est satisfaisante ?

Loren sent la confusion l'envahir. A coup sûr, elle est rouge comme une tomate !

-Je suis désolée, je ne voulais pas être grossière, mais depuis quelques temps, on me dit si peu de choses que j'essaie d'en deviner un maximum.

- Vous ne m'avez pas contrarié, quant à l'observation je ne peux que vous y encourager. C'est un élément de survie, ne négligez jamais les déductions et les sensations qui en découlent. Fiez-vous à elles, et confrontez toujours vos déductions avec les dires des autres.

Après ces sages paroles, le silence s'installe de nouveau. Quand l'astre des Dieux arrive à son zénith, le chemin s'élargit, puis devient route, mal empierrée certes, mais praticable et pour l'instant peu fréquentée, malgré la présence d'une cité qui se profile à l'horizon.

-Voici Bourg des Marais. Ne cherchez pas les marais, ils ont dû être, mais ne sont plus. Nous allons y faire une halte. Ce soir, vous dormirez dans un vrai lit, après avoir pris un bon bain, ni l'un ni l'autre ne seront superflus !

-Mais, je croyais qu'il nous fallait être discrets !

-Vous oui, moi, non. Soyez naturelle, c'est le meilleur moyen de passer inaperçue.

Et voyant Loren qui rabat son capuchon, le plus bas possible sur ses yeux, Loryll la gratifie d'une moue cynique.

-Rien n'attire plus le regard que celui qui tente de se cacher ! Abstenez-vous de dévisager les gens comme vous en avez l'habitude et soyez normale !

Et ce disant, il lui enfile sur la tête, un bonnet de laine.

-Vos cheveux blonds peuvent attirer les regards. Même coupés comme ceux d'un garçon, ils ne pourront leurrer les hommes lubriques qui fréquentent les tavernes !

-Alors, nous ferions mieux de dormir à la belle étoile !

-Ce n'est pas dans mes projets ! Regardez.

Du haut du promontoire rocheux sur lequel ils se sont arrêtés, Loren découvre que Bourg des Marais est une étrange ville. La route arrive à une grande entrée principale, deux lourds battants de bois sous un porche, et des gardes en faction. Dans l'enceinte, la route s'enroule en colimaçon, bordée de part et d'autre de maisons étroites, la plupart sur deux ou trois étages, et arrive au donjon, posé là, comme un aigle dans son aire.

-Vous avez bien observé ? Qu'en pensez-vous ?

-C'est un vrai coupe gorge ! Pas de rues adjacentes, une seule rue principale, des arrière-cours étroites et encombrées, il vaut mieux n'avoir personne à ses trousses en cet endroit.

-En effet, bien vu !

- Et le donjon ? C'est la résidence d'un seigneur ?

- Non pas, c'est une prison ! Ce bourg fait partie des quelques cités libres qui n'ont pas de vassalité. C'est pour cela que c'est un repaire de brigands et autres individus de moralité douteuse.

- Et c'est là que vous voulez que nous fassions une halte !

- En effet, cela peut paraître paradoxal, mais c'est au milieu de cette foule de gueux que nous serons le plus en sécurité. Nous allons nous reposer jusqu'au coucher du soleil et nous entrerons en ville dès l'obscurité, juste avant le couvre-feu et la fermeture des portes pour la nuit.

Une pluie fine et froide s'est mise à tomber dès le crépuscule. L'arbre qui leur sert d'abri est bien maigrelet et ils sont vite trempés. Malgré cet inconfort, Loryll ne précipite pas pour autant, le moment de leur entrée en ville. Quand Loren le voit se lever, s'ébrouer et reprendre vie, elle en est infiniment soulagée. Depuis un bon moment, elle ne pense qu'à son bain et à son lit ! Tenant leurs chevaux pas la bride, ils se présentent à la porte principale. La relève des gardes doit se faire attendre car l'homme qui les arrête paraît fourbu. Après l'interrogatoire d'usage sur les motifs de leur venue dans la cité, il les laisse passer, pressé de se remettre à l'abri sous le porche. Les deux voyageurs se retrouvent dans la rue principale. L'heure tardive et la pluie ont fait fuir les passants. On n'entend que le claquement des sabots des chevaux, résonner sur les pavés humides et le sifflement de la bise entre les planches des palissades. La pluie a cessé, le vent frais chargé d'humidité leur fouette le visage. Pas ou peu de lumières aux fenêtres. Cela fait déjà un bon moment qu'ils montent dans cette rue lugubre,

quand ils arrivent sur un semblant de place, en fait, plutôt un léger renflement de la chaussée. Loryll, s'arrête devant une porte anonyme et frappe. Il faut un moment avant qu'un visage paraisse par l'entrebâillement de la porte. Loryll échange quelques mots et franchit le seuil, faisant signe à Loren de le suivre. Ils débouchent dans une cour intérieure, l'homme qui porte une lanterne, leur indique l'écurie puis la salle commune. Ils installent les chevaux dans une stalle et après les avoir séchés et nourris, ils ramassent leurs fontes et pénètrent à l'intérieur. L'aubergiste qui les a accueillis s'approche d'eux, les invitant à le suivre pour leur indiquer leur chambre, puis il les laisse seuls. Loren parcourt du regard la pièce, sobre mais avenante. Devant l'âtre, un baquet de bois et des serviettes, une table et un seul lit !

-L'aubergiste va faire monter l'eau chaude et le repas. Je ne souhaite pas paraître dans la salle commune.

-Où comptez-vous dormir ?

-Dans ce lit, avec vous. Avant que vous ne glapissiez de façon intempestive, sachez que l'on vous prend pour mon compagnon de route. D'autre part, ceci est la dernière chambre confortable qui reste, vous pouvez en effet avoir une chambre pour vous seule, sous les toits, pleine de courants d'air. Choisissez !

Loren n'a pas le temps de réagir, des servantes amènent les brocs d'eau chaude et le repas.

-Je vous suggère de vous dévêtir, de me donner vos habits de voyage qui ont bien besoin d'être lavés. Je vous laisse un moment,

pour vous baigner et passer votre vêtement de nuit. Mais ne tardez pas trop, j'ai faim !

Pudiquement, il lui tourne le dos. Saisissant à la hâte son petit flacon de savon, Loren se déshabille et se glisse dans le baquet. Sans un mot, Loryll ramasse le paquet de linge et sort. Quel bonheur de pouvoir récurer chaque petit coin de peau, de sentir la chaleur bienfaisante et le corps qui s'apaise. Puis ramassant le seau posé sur la pierre de la cheminée, elle se rince à l'eau claire, légèrement parfumée à la lavande. Séchée et détendue, elle constate que son ventre crie famine. Sans attendre le retour de Loryll elle attaque la poule bouillie, picorant un légume par ci par là et sauçant abondamment son pain. Une fois le ventre plein, elle se jette sur le lit et sombre instantanément dans le sommeil. C'est un rayon de soleil entre les persiennes qui la réveille ou peut être le bruit de l'auberge qui s'anime, peu importe, elle se sent délicieusement bien ! Les événements de la veille lui reviennent en mémoire. Elle se sent honteuse du désordre qu'elle a laissé et de ne pas avoir attendu son compagnon pour dîner. Mais quand elle se dresse sur son séant, elle a la surprise de constater que la pièce est bien rangée, le baquet a disparu, les reliefs du repas aussi, et à son côté, Loryll est profondément endormi ! Elle devrait se sentir gênée de se trouver ainsi dans le lit d'un homme. Mais il n'en est rien, au contraire. Elle l'observe et cette fois, pas à la dérobée. Elle est frappée par cet air d'innocence et d'extrême jeunesse que lui donne le sommeil. Elle est émue par l'ombre de ses longs cils sur sa joue, par sa main qui repose sur la couverture, si près de la sienne. Elle se rapproche de lui, presque à le toucher, ferme les

yeux, s'abandonne à cet étrange plaisir que lui procure la proximité d'un corps tiède et paisible et se rendort. Quand elle ouvre à nouveau les yeux, elle est seule dans le lit. D'un bond elle est sur pieds, sur la chaise ses vêtements sont lavés, repassés et pliés Elle les enfle avec plaisir. Ils sentent bon le savon noir et cette odeur la ramène un instant chez elle, à la ferme des Burons. Elle se souvient des jours de lessive. Josiah coupait des copeaux de savon qu'elle mettait ensuite dans l'eau bouillante. Ce jour-là, tout le monde était à sa disposition et à celle de deux ou trois lavandières venues de villages voisins. Les hommes s'occupaient de l'alimentation en eau. A deux ils pouvaient aisément pourvoir à la demande depuis que Victor avait installé un savant réseau de gouttières sur pilotis, allant de la rivière à la ferme. Aux extrémités, deux cuves, l'une posée au sol, celle de la ferme, l'autre posée sur une plateforme et remplie par des seaux, ingénieusement montés sur poulies. S'il fallait encore faire l'effort de tirer sur la corde pour monter les seaux à l'acolyte qui les versait dans la cuve, cela évitait de nombreux allers-retours à la rivière. Voilà, ça c'était un exemple de l'ingéniosité de Victor ! Contrairement à la tradition, la lessive aux Burons ne se faisait pas directement à la rivière. La rivière, disait Marja, est nourricière, ne la souillons pas inutilement ! Loren adorait ce jour-là, l'odeur humide de l'air, le linge pendu un peu partout, les draps séchant sur l'herbe. Et l'agréable sensation du premier soir, des draps et une chemise de nuit, frais et parfumés. Le même plaisir qu'en cet instant ! Tout à sa rêverie, elle ne voit pas la porte s'ouvrir et Loryll entrer. Elle n'a encore enfilé que le fin caraco de toile qu'elle porte sous les grossiers

vêtements de laine qui piquent et irritent. Elle a pleinement conscience qu'elle est à demi-nue mais cela ne la dérange aucunement. Loryll, lui, a pris de belles rougeurs, mais il ne détourne pas les yeux pour autant. Ni l'un ni l'autre ne semble vouloir clore ce moment. Mais il fait frais dans la pièce et Loren achève de se vêtir. Loryll porte sous son bras, un baluchon.

-Prenez vos affaires nous partons immédiatement, l'aubergiste nous a préparé une collation que nous prendrons dès que nous aurons quitté la ville.

Le paysage n'a guère changé. Toujours cette même plaine, peu de relief, quelques arbres rabougris. Le sol paraît stérile, seules quelques graminées poussent entre les amas de cailloux. Rien à voir avec la luxuriante vallée dans laquelle la jeune fille a grandi ! Bref, un paysage qui mérite peu d'attention, attention qu'elle reporte une fois de plus sur son compagnon. Il ne fait guère de frais de conversation et elle sent un certain trouble chez lui. Certainement le même qu'elle éprouve aussi. Qu'est ce qui peut bien l'attirer ainsi ? Ses magnifiques yeux noirs ? Son air mystérieux ? Mais, à cet instant, ce n'est plus le trouble qu'elle ressent chez lui, mais de la crainte. Il a stoppé net son cheval, qui renâcle sous la douleur infligée par le mors. Debout sur ses étriers, il scrute l'horizon, et fronce les sourcils. Loren aperçoit au loin, un nuage de poussière. Loryll cherche des yeux un refuge. Mais cette plaine aride n'offre pas de solution. Soudain, il fouille dans ses fontes et sort un petit pot, de ceux qui renferment baumes et onguents.

-Approche !

Il trempe deux doigts dans le pot et se met à tartiner le visage et les mains de la jeune fille.

-Que fais-tu, arrête, ça me brûle la peau !

- Je sais, fais-moi confiance, ne dis rien, tiens-toi avachie sur ta selle comme si tu étais malade et souffrais d'une forte fièvre.

Peu de temps après, la troupe de cavaliers s'arrête, face à eux. Tous sont revêtus d'une armure légère et par-dessus une cotte d'armes avec un blason représentant un rai de lumière sur un fond bleu azur. Ils sont coiffés d'un bassinet, chacun porte une épée. Visiblement ce sont des soldats. L'un d'eux se détache du groupe, et s'approche silencieux, menaçant et montrant Loren du doigt :

-Baissez votre capuchon et montrez votre visage !

Loryll prend les devants.

-N'approchez pas Messire, mon ami Paveel porte les signes de la maladie. Nous avons été bannis de notre village. Notre mage, nous envoie dans la montagne, il dit que le froid, tuera le mal, ou nous tuera. Mais, si les Dieux nous accordent miséricorde, nous guérirons et retournerons chez nous. Mais, je vous en conjure Messire n'approchez pas plus !

L'homme du bout de son épée soulève le menton de Loren, et observe son visage. Elle est méconnaissable. Les yeux et les lèvres enflés, la peau parsemée de cloques et ses gémissements ne sont pas feints, elle doit réellement souffrir ! L'homme fait demi-tour et d'un signe remet sa troupe au galop.

-Je suis désolé ma douce, ta souffrance sera de courte durée, les effets vont bientôt s'estomper. Dis-toi que c'est un bien petit désagrément, rien de comparable à l'horreur de tomber entre les mains de ces hommes-là ! Nous allons faire un détour et nous enfoncer dans les bois. Il nous faut trouver un abri pour t'isoler du soleil si tu veux retrouver une peau sans défaut. En attendant, rabat le plus possible ton capuchon sur ton visage, protège le bas avec ton écharpe et enfile ces gants.

Loren dans l'incapacité d'ouvrir la bouche, ne peut qu'émettre un grognement, tout en hochant la tête pour marquer son approbation. L'ardeur du soleil se fait moins sentir, probablement sont-ils maintenant à couvert sous la futaie. Elle ne peut que supposer, car il lui est impossible d'ouvrir les paupières ! Elle ne sait encore pas si elle doit remercier Loryll de son stratagème ou lui sauter à la gorge toutes griffes dehors. Pour l'instant, elle est trop mal en point, cela lui donne le temps de la réflexion. Le temps lui paraît fort long, même si elle peut maintenant entrouvrir les yeux et sortir de ses ténèbres.

-Voilà, nous allons nous arrêter ici, j'aurais préféré une grotte mais nous nous contenterons de ce surplomb rocheux. Il te protégera du soleil. Repose-toi, pendant que je m'occupe des chevaux, puis j'irai dans les bois chercher des plantes qui hâteront ta guérison.

-Est-ce pour se rapprocher de moi ou pour te faire pardonner que maintenant tu me tutoies ?

Elle s'allonge à l'endroit où l'a conduite son compagnon et après avoir débarrassé sa couche de quelques cailloux et brindilles inconfortables, elle s'endort d'un sommeil agité, peuplé de rêves, fort plaisants, mais troublants ! Aussi est-elle soulagée de ne pouvoir ouvrir complètement les yeux quand Loryll revient, tant la vue de ce jeune homme peut la déstabiliser, encore troublée par ses émotions oniriques. Il a ramené une poignée d'herbes, un caillou rond et un morceau d'écorce. Déjà il s'active, écrasant les herbes, enlevant les grosses fibres afin d'obtenir une pâte qu'il mouille d'un peu d'eau. Il lui étale l'onguent sur le visage puis sur les mains, qu'il bande de linges propres afin qu'elle puisse s'en servir.

-Il ne reste plus qu'à attendre. Ce sera l'affaire d'un couple d'heures. Tu dois déjà ressentir une agréable fraîcheur et l'apaisement de tes brûlures. Elle opine du chef. Je te renouvelle encore mes excuses, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour nous sortir de ce mauvais pas. Je te dois des explications. De nouveau elle hoche la tête pour approuver.

-J'espère que tu as pu bien observer ces hommes, souviens-toi du blason. Considère qu'ils font partie de tes ennemis et ne t'avise jamais de croiser à nouveau leur chemin. La fuite est la seule façon de réagir face à eux.

Il garde le silence un moment. Puis sur un ton plus léger.

-Veux-tu que je te parle de cet onguent, source de tes tourments ?
Et sans attendre de réponse,

-Il faut que tu saches que mon peuple a comme toutes les communautés des coutumes et des traditions. Certaines se rapprochent des vôtres, d'autres sont très différentes.

Dans ma tribu, quand une jeune fille va se marier, elle doit faire une retraite, trois jours avant la cérémonie. Le premier jour, deux de ses amies les plus proches, l'escortent dans une grotte. Elles installent son campement et avant de la laisser, elles enduisent le visage de la future mariée de cette crème. La femme Dèl-Zénienne aspire à avoir la peau claire, un teint lumineux et sans défaut pour le jour de son mariage. La jeune fille est censée utiliser ce temps pour méditer et réfléchir à l'orientation de sa vie. Dans notre société, la femme n'est pas soumise et elle peut très bien, si elle le juge préférable, renoncer à son époux. Le deuxième jour, son visage aura pelé. Ses amies vont s'occuper de la préparer. Elles nettoient son visage avec une lotion cicatrisante, toi tu te contenteras d'un succédané, avec les quelques plantes que j'ai pu trouver. Elles débarrassent son corps de toute trace de pilosité, cela n'est pas apprécié dans notre culture. Elle la recure, enduisent son corps d'une pâte émolliente et sa chevelure d'huiles nourrissantes. Le troisième jour, elles viennent avec une cuve et des seaux d'eau chaude. Elles vont baigner la jeune fille et la débarrasser de toute trace de crème et autres onguents. Séchée et parfumée, la future épouse pourra regagner la demeure de sa famille et rendre compte de ses réflexions et de ses décisions.

-Comment se fait-il que tu aies eu un pot de cet onguent ?

- Mon peuple connaît bien l'art des plantes, sa réputation va très loin dans le pays, alors comme tous les autres coureurs je profite de mes déplacements pour faire un peu de commerce. J'achète ce qui nous manque et vend nos onguents et préparations médicinales.

Loren comprend que Loryll d'ordinaire peu bavard, s'est lancé dans cette longue histoire pour l'aider à prendre son mal en patience. Elle ne ressent plus rien et porte ses doigts à son visage.

-Non, ne touche pas ! Il te faut être patiente. Demain, je m'occuperai de toi.

C'est ce qu'il fait, avant même d'avoir pris sa collation du matin. Il humecte la peau, avec l'eau dans laquelle il a fait macérer des plantes et enlève peu à peu la croute du cataplasme. Puis, il frotte doucement l'épiderme, pour le débarrasser des peaux mortes et baigne à nouveau son visage.

-Je n'ai pas de miroir, mais je peux dire que tu as un teint de pêche ! Passons aux mains.

Il renouvelle ses gestes. Elle peut ainsi suivre les opérations. En effet, ses mains sont fraîches et roses. Bon, c'est décidé, elle ne lui sautera pas à la gorge ! Elle aurait peut-être plutôt envie de lui sauter au cou !

-Euh... non Mademoiselle cela n'est pas digne d'une jeune fille bien élevée !

-Je te conseille, dans les quelques jours qui vont suivre, d'éviter le soleil. Pour te faciliter la tâche, nous allons rester sur les contreforts de la colline. Nous y trouverons de l'ombrage. La route sera plus longue mais nous minimiserons ainsi, les risques de mauvaises rencontres. Nous aurons aussi, plus de possibilités pour fuir et nous cacher, le cas échéant.

La forêt est devenue de plus en plus dense, pas très rassurante. Loryll lui ne semble pas affecté par l'ambiance étouffante des frondaisons. Depuis un moment, elle a la désagréable sensation d'être observée. Mais elle a beau se tordre le cou, elle ne voit aucun signe de vie, n'entend aucun bruit autre que le bruissement des feuilles. Ils arrivent dans une clairière, au centre, il y a un amoncellement de cailloux, un cairn. Le jeune homme s'y arrête, fouille dans ses fontes et en ressort un objet qu'il dépose au sommet du tas de pierres. Loren est intriguée, elle s'approche à son tour et regarde la timbale qu'il a posée. Elle lève des yeux interrogateurs sur son compagnon.

-Oui, c'est une offrande. La forêt que nous traversons est le domaine des enfants sauvages. Ce sont des orphelins, des enfants perdus ou abandonnés par leurs parents. Les hommes qui se retrouvent dans l'extrême misère et ne peuvent plus pourvoir à la survie de leur enfant, savent que le seul salut viendra de la bande des enfants sauvages. Pour ça, ils sont respectés. Parfois, quand leur vie est plus clémente, les hommes leur amènent vivres et matériaux, mais ils subsistent essentiellement de ces offrandes que dépose le voyageur. Ils les utilisent ou les revendent si elles leur sont inutiles.

-Et qu'advient-il si le voyageur ne donne pas son offrande ?

- Tu as senti leur présence n'est-ce pas ? Cela fait plusieurs jours qu'ils nous accompagnent. Nous trouverons probablement un ou deux autres cairns sur lesquels, nous laisserons une babiole faute de quoi, les petits drôles s'arrangeront pour que nous ne quittions pas l'endroit sain et sauf !

Sans un mot, Loren sort de sa bourse une pièce d'or et la tend à Loryll

-Pour le prochain cairn.

- Holà ! Quelle générosité, tu vas faire monter les enchères ! Je pense que les enfants en seront ravis. Tu viens de leur offrir des jours de nourriture assurée. Je crois que notre route va être sans embûches.

Elle fut mieux que cela. Durant les quatre jours que dura la traversée de cette forêt, à chacune des haltes nocturnes ils ont trouvé, posés sur un tronc, du gibier, des baies juteuses ou extrêmes faveurs, des sucreries poisseuses ! La traversée de cette interminable forêt prend fin à l'aube du cinquième jour, lorsque le chemin débouche sur une vallée verdoyante. Loryll ne semble pas très heureux. Il met pied à terre et reste un bon moment silencieux à scruter les environs. Habitée à ses silences Loren attend. Soudain, il fait volteface et la saisissant par le bras, il la ramène sous le couvert des arbres. Il pose ses mains sur les épaules de Loren et la regarde longuement.

-Nos chemins se séparent ici, non, ne dis rien ! Tu suivras ce sentier, il te mènera à une bergerie, là t'attendra ton guide.

Et pour clore toute protestation, il l'attire à lui et dépose un baiser sur ses lèvres, tendre et léger d'abord, puis, il se fait plus passionné. Mais, soudain il la repousse avec brusquerie, il enfourche son cheval, fait demi-tour et part au galop, la laissant étourdie, en pleine confusion. Elle a envie de se précipiter à sa suite, mais elle n'en fait rien. Loren prend son cheval par la bride et s'engage lentement, sur le chemin. Elle perd du temps certes, mais elle a besoin de ce temps pour apaiser ses émotions et rejeter la tristesse qui lui empoigne le cœur. Encore une fois, une fois de plus, elle doit se détacher d'une personne qui lui est chère ! C'en est trop ! Elle s'assoit sur une souche, laissant Stigger folâtrer à sa guise et donne libre cours à son chagrin. Quand les larmes sont taries et qu'une grande lassitude l'envahit, elle reprend sa route. Elle aperçoit enfin la bergerie, un filet de fumée s'échappe de la cheminée, bon, au moins on l'attend ! Loren prend le temps de mettre Stigger à l'abri dans l'écurie, de le soigner avant de pousser la porte de la cabane.

- Ah quand même ! C'est pas trop tôt ! Qu'est-ce que tu fichais, ça fait des heures que je t'attends. Le moins qu'on puisse dire c'est que tu t'es pas pressée ! Même le ragout s'est desséché, à trop mijoter et moi je l'aime pas comme ça !

Loren est abasourdie par ce flot de paroles acariâtres. Dans la pénombre, elle a du mal à distinguer son interlocutrice, car ça, elle l'a compris, son guide est de sexe féminin. Enfin, pénétrant le

halo de lumière, projeté par l'unique lanterne accrochée à une poutre, elle la voit. Mais c'est une gamine ! Un bout de fille avec une tignasse brune emmêlée et des yeux noirs qui pour l'instant, lancent des éclairs meurtriers !

-Oui, moi aussi je suis ravie de te rencontrer, non, je n'ai pas eu de mal à trouver l'endroit, et je m'appelle Loren et toi ?

-Avva, assieds- toi et mange !

Elle pose les assiettes sur la table et s'attaque à son repas sans un mot. Loren est intriguée. Elle lui trouve un air de ressemblance avec son précédent guide.

-Tu connais Loryll ?

-Mouais

- Tu fais partie de la tribu des Dèl-Zénis ? Tu es aussi un coureur ? Les femmes peuvent l'être également ?

-Oui, oui et oui !

- C'est quoi le programme après le repas ?

- Y'a pas de programme, ma mission c'est de t'amener en vie dans ma tribu. On en a, à peu près pour une décade. Là-bas, on t'attend, tu devras y rester plusieurs mois.

-Quoi ! Qui a décidé ça ? Et si je refuse ? Je n'ai aucune envie de m'enterrer au bout du monde sans en comprendre la raison.

- Tu feras ce que tu veux mais moi, j'honore toujours mon contrat, et mon contrat, c'est de t'amener à bon port.

Loren comprend qu'il est vain de vouloir dialoguer avec une gamine mal élevée, agressive et mal embouchée. Elle n'a pas le cœur à l'affrontement. Elle finit son repas, va à la source nettoyer la vaisselle et remplir sa gourde d'eau fraîche, et rentre se coucher. Elle allume une bougie, et comme chaque soir, elle accomplit son petit rituel. Elle sort son peigne de sa besace et démêle ses cheveux, cela l'apaise. Elle sait qu'Avva, l'observe.

-Il me faudra amadouer ce petit démon ou le voyage sera très mouvementé !

Le lendemain, elles reprennent la route sans échanger un seul mot. Loren ne fait aucun effort pour rompre ce pesant silence. Elle craint trop de réveiller la hargne de sa compagne ! En fin d'après-midi, elles arrivent dans une cité. Rien à voir avec Bourg d'Argueuil ! Ici les maisons sont hautes avec de magnifiques colombages. Les rues et les places sont pavées. Cela doit être agréable de ne pas patauger dans la boue, les jours de pluie ! Pourtant, Loren trouve cette ville plutôt triste et sale. Des immondices s'amassent sur les pas de portes, il n'y a pas de végétation pour égayer le gris des murs. Finalement, elle préfère sa ville, même avec ses ruelles en terre battue, elle au moins, est coquette et propre. L'été les fleurs répandent leurs parfums et l'hiver se sont les pâtisseries odorantes vendues sur le marché qui font le charme de cette bourgade. Ici aussi, c'est jour de marché et les deux jeunes filles se dirigent vers le champ de foire, pour acheter des

vivres, surtout des denrées fraîches. Elles ont laissé leurs chevaux chez le forgeron, Stigger a perdu un fer et il n'est pas question de continuer ainsi. Loren est aux anges ! Après cette perpétuelle galopade, ça fait du bien de se poser et de flâner. Boutiquiers et col-porteurs ont étalé leurs marchandises. Elle voudrait bien s'y attarder mais, Avva file devant, pressée visiblement. Elles délaissent le champ de foire pour les boutiques d'une ruelle étroite.

-J'y ai mes habitudes, on m'a demandé d'acheter quelques petites choses, alors si tu veux, attends- moi sur ce banc. Je n'en ai pas pour longtemps.

- Ah oui, je sais, les coureurs font aussi un peu de commerce !

Avva lui lance un regard furibond et la plante là. Loren n'en est nullement fâchée. Elle tient à préserver un semblant de paix et puis, c'est distrayant d'observer les gens qui passent. Ils sont à la fois différents et semblables, aux personnes qu'elle a connues dans sa « vie d'avant ». Un mouvement de foule, des rires gras et des plaisanteries qui fusent attirent son attention. Elle s'approche. Sur une estrade du champ de foire, une femme est attachée sur un tonneau, les jupes relevées et les fesses à l'air, sous les quolibets des badauds. Loren mi choquée, mi amusée, s'adresse à une brave matrone, escortée d'une ribambelle d'enfants.

-Que se passe-t-il ? Pourquoi cette femme est-elle dans cette position humiliante ?

-Pardi, la gueuse a fait cocu son mari, et l'humiliation, elle a été pour lui d'abord. Alors pour laver l'honneur de son époux, elle a été condamnée à la Panculette.

-Et cela consiste en quoi ?

-Et bien vous voyez, elle est la risée de tout le monde, humiliée à son tour, et le sera encore plus quand son mari lui frappera le fessier avec son balai de paille.

-Et l'amant ? À quoi a-t-il été condamné ?

-L'amant lui, c'est pas pareil ! On lui a suggéré de partir, car le cocu, s'il le trouve, il aura le droit de l'occire, en tout légalité !

Loren se félicite que ces mœurs barbares n'aient pas encore atteint le pays des Burons. Elle s'apprête à regagner son banc, n'ayant aucune envie d'assister à la sentence quand un mouvement de foule la propulse en avant. Les cris ne sont plus joyeux et pailards, ce sont des cris de panique ! Soudain, une main agrippe violemment ses cheveux, la tire en arrière et elle se retrouve les quatre fers en l'air sous une porte cochère.

-Avva ! Qu'est ce...

- Vite, suis-moi !

Elle trépigne sur place, puis s'élance à toutes jambes, enfile les venelles les unes après les autres. Derrière, elles entendent le martèlement des bottes. Leurs poursuivants les talonnent. La panique leur donne des ailes et le souffle rauque. Une seconde d'hésitation

et elles tomberont entre les mains de leurs poursuivants. Un virage à angle droit et, elles se retrouvent dans un cul de sac ! Pas d'issues, pas de portes ni de fenêtres, un stupide trou à rat. Assurément, il ne doit pas y en avoir deux comme ça et il a fallu qu'elles tombent dedans ! La rage et la peur s'emmêlent ! Dos au mur, elles font face à leur menace. Ils sont cinq, patibulaires et répugnants.

- Tu as une arme ?

-ça

Elle sort de sa botte le poignard offert par le soldat.

-Et toi ?

-ça

Et elle, sort de sa tunique un coutelas, bien grand pour sa main de fillette, enfin, de jeune fille malingre.

-Il faudra faire avec !

Les hommes se sont rassemblés. Ce ne sont pas des soldats, plutôt des brigands. Ils sont armés de couteaux ou de lourds marteaux. Ils obstruent la ruelle, n'offrant aucun espoir de sortie par là. Pourtant supérieur en nombre et en armes, ils semblent ne pas vouloir profiter de leur avantage. Ils observent leurs proies, la lippe gluante et l'œil lubrique ! Loren se penche vers sa compagne.

-Mais que font-ils ? Pourquoi ne bougent-ils pas ! Pourquoi n'attaquent-ils pas !

- Je crois qu'ils te veulent vivante, sinon il y a longtemps qu'ils nous auraient attaquées.

Goguenards, les hommes avancent, lentement. Ils semblent se repaître de la terreur qu'ils voient dans les yeux des deux jeunes filles.

-Enfin, ils te veulent vivante, mais pas forcément intacte.

-Tu veux dire qu'ils vont se faire plaisir à nous molester ?

-Peut être oui, mais je pense qu'ils ont également autre chose en tête.

-Par tous les Dieux, tu veux dire que ces êtres dégoûtants veulent nous violer ?

Avva n'a pas le temps de lui répondre et de la renseigner sur sa stupidité, sa naïveté et son ignorance. Elles entendent une voix tombée du ciel.

-Grimpez, vite, vite !

Deux cordes tombent le long du mur. Avant d'en saisir une, Loren voit du coin de l'œil, les brigands vaciller sous une pluie de cailloux. Pas le temps de réfléchir, elles rejoignent leurs sauveurs sur le toit d'une maison et se mettent à courir derrière leurs guides. Après avoir traversé un grenier, et dévalé un escalier de pierre, elles se retrouvent nez à nez avec un homme de haute stature, qui

leur fait signe de le suivre. Ne perdant pas de vue son large dos, elles débouchent enfin sur une aire herbeuse.

-Ceci est la poterne sud, vos chevaux vous attendent, fuyez, nous ne pourrions pas les retenir bien longtemps.

-Pourquoi ? Pourquoi nous avoir aidées ?

-Je ne l'ai pas fait pour vous. Je suis chef d'une bande de brigands. Les hommes qui vous ont poursuivies, font partie d'une autre bande. Ils ont dû être grassement payés pour votre capture, car voyez-vous, ici, c'est mon territoire ! Ils n'ont pas le droit d'y faire leurs affaires. Même chez les brigands, il y a un code d'honneur ! Ne vous en faites pas petites, ils ne vous poursuivront pas. Mes hommes vous donneront le temps de prendre de la distance, enfin, juste ce qu'il faut. Vous ne valez pas la peine que l'on meurt pour vous. Et, soyez sûres d'une chose, si on me demande de vous traquer, de vous exterminer, je le ferai ! Alors sauvez-vous vite et ne traînez pas dans le coin ! Elles n'ont même pas le temps de lui exprimer remerciements et gratitude, elles sont poussées vers la petite porte de bois qui claque derrière elles. Elles n'entendent plus que le rire tonitruant du chef des brigands. En effet, les chevaux sont là, scellés, les fontes sont à leur place, ainsi que leurs rouleaux de couvertures.

-Curieux quand même que notre sauveur ait anticipé ce qui allait arriver et récupéré à temps nos chevaux !

-En effet ! Et comment savait-il que c'étaient nos chevaux ?

-Qu'importe, filons d'ici, l'air n'y est vraiment pas sain !

Si ce n'est pas le diable en personne qui est à leurs trousses, se sont sûrement ses sbires ! Elles galopent à bride abattue, les sabots des chevaux arrachent la terre du sol et les jeunes filles, couchées sur l'encolure, ne font plus qu'un avec leurs montures. De leur rapidité dépend leur salut car, nul besoin de se retourner pour entendre le roulement annonciateur de chevaux lancés à folle allure à leur poursuite. Stigger, d'instinct s'est positionné légèrement en retrait du petit cheval d'Avva. L'encolure à hauteur de la croupe de son voisin, il le talonne et le suit. Loren a renoncé à le mener, ces deux-là sont au diapason !

*-Si seulement les deux cavalières pouvaient être aussi en phase !
Mais, comment en situation aussi périlleuse peut-on avoir des pensées aussi futiles !*

Elles se sont engagées dans une sorte de canyon. Il faut à Loren, réaffirmer sa confiance en son guide pour ne pas céder à la panique, tant le boyau resserré lui fait l'effet d'un piège à souris. Quelques minutes ou une éternité se sont écoulées quand Avva met pied à terre. Elle tâtonne la roche, et dégage les ronces.

-Par ici ! Tiens ton cheval pas la bride et essaye de le maintenir, calme et silencieux.

Elle s'engage à sa suite dans ce qui ressemble à une faille dans la roche, bien dissimulée et à peine assez large pour passer avec une monture. La densité des murs rocheux étouffe tous les bruits extérieurs. Elles avancent, la trouée d'abord parallèle au sentier du

canyon, bifurque doucement vers la gauche pour s'évaser ensuite. Quand elles retrouvent la plaine, le soleil lance ses derniers feux, mais Avva ne semble pas vouloir s'arrêter. Elle sort de sa besace deux pommes et quelques noix.

-On avale ça et on repart. Les chevaux ont eu le temps de reprendre leur souffle. Tu vois ce sommet ? Entre ces deux aiguilles de pierre il y a un col, nous devons le franchir !

-Et qu'y a-t-il derrière cette montagne ?

-Tu le verras par toi-même ! En attendant, nous allons profiter du peu de jour qui reste. Il nous faut atteindre et contourner ce pierrier, ensuite, nous pourrions allumer nos lanternes. Notre objectif est de semer nos poursuivants et de trouver refuge dans une cabane pour la nuit.

La traversée du pierrier n'est pas chose aisée, surtout pour Stigger plutôt habitué à la plaine. Avva lui a remis la bride de son propre cheval pour se charger de Stigger. Loren a plusieurs fois des sueurs froides quand elle entend les pierres rouler sous les sabots du cheval ! C'est à la nuit noire qu'elles retrouvent l'herbe sous leurs pieds. Pas de lune, pas d'étoiles, juste une couverture de nuages noirs. Avva, le nez en l'air renifle à droite, à gauche.

-Hum ! Mauvais temps en perspective ! Bah, ce qui est mauvais pour nous l'est aussi pour les « autres ». Imagine que par temps clair de pleine lune, nos silhouettes auraient été visibles de loin !

Elle allume deux petites lanternes de voyage et reprend le chemin jusqu'à la cahutte annoncée. Celle-ci aurait pu échapper à un œil non averti. Dissimulée derrière un amas rocheux, la cabane semble enterrée car son toit plat est recouvert par la végétation. A l'extérieur, un tas de bois et un bassin, dans lequel coule de l'eau claire.

-C'est une pièce unique. Au fond, j'installerai les chevaux, il y a une provision de foin pour eux. Pour nous, ce sera un lit de paille. Prends quelques bûches, et démarre le feu pendant que je m'occupe de nos montures.

Loren n'a pas encore réussi à s'habituer au ton autoritaire et incisif de sa compagne. Elle obéit cependant. L'intérieur de la cabane est en effet très sommaire. Mais, à bien y regarder, il y a tout ce qui est nécessaire au bien-être du voyageur. Un repas substantiel, un bon feu et le sentiment de sécurité, tout cela n'a pas suffi à dissiper la tension générée par les événements de la journée et les jeunes filles se murent dans un silence pesant.

-Je n'ai pas eu le temps de te remercier pour m'avoir sauvé la vie.

- J'ai aussi sauvé la mienne !

- Tu as une bonne connaissance des lieux, cela est dû à ton métier de coureur ?

- Ah, ah ! Loryll ne t'as pas expliqué ? Mais peut être parliez-vous d'autres choses ou peut-être ne parliez-vous pas. J'imagine le benêt, muet d'admiration devant ta chevelure d'or et tes grands yeux bleus !

Loren est contrariée de cette réponse et espère avoir réussi à cacher son trouble au souvenir du baiser d'adieu.

-Loryll parlait peu en effet, il a été à tout moment, concentré sur sa mission. La question, c'est à toi que je la pose.

Avva ne répond pas de suite, elle recharge le feu, car le bruit du vent qui siffle dehors suffit à vous glacer les membres.

-Dans notre tribu, les jeunes entre quinze et dix-sept ans, s'initient au métier de leur choix. La première année, ils sont pris en charge par un maître, quelqu'un d'expérimenté. La deuxième année ils font leur propre apprentissage. Quand on est coureur, on a la charge d'acheminer de la marchandise ou d'escorter des personnes. Pour l'un comme pour l'autre, on a la responsabilité de mener à bien notre mission. Nous devons être avisés et réactifs. Afin de prévoir les éventuels dangers, comme ce qui nous est arrivé aujourd'hui, nous devons avoir une connaissance parfaite du terrain. La topographie des lieux, les difficultés climatiques, les refuges potentiels et leur entretien. Par exemple ce n'est pas un hasard si tu as trouvé du bois à portée de main dans ce refuge. Ce n'est pas un hasard si nous avons pu nous échapper par la faille. Je l'ai explorée à fond, je pourrais m'y aventurer les yeux fermés. Il en est de même pour tous les endroits de mon secteur.

-Ton secteur ?

-Tu te doutes bien, que pour avoir une connaissance parfaite du terrain, il ne faut pas que celui-ci soit trop étendu ! Nous fonctionnons donc par relais, C'est ainsi que j'ai pris le relais de Loryll.

-En effet, je comprends mieux, la réactivité de Loryll et sa connaissance.

Loren raconte l'épisode de l'onguent et les offrandes pour les enfants sauvages. Cela provoque chez Avva un irrésistible fou rire surtout à la description des cloques sur le visage de Loren.

-Loryll est un grand coureur, lui a déjà fini son initiation. En fait il attend....

-Quoi ?

-Non, rien. Il faut dormir, demain nous franchirons le col et nous aurons besoin de toutes nos forces.

Loren a été longue à s'endormir. Elle essaye toujours de trouver des réponses. Même si elle s'était juré de ne plus le faire ! Sa seule évidence est que l'explication de son passé est dissimulée dans sa mémoire. Ce passé, d'autres le connaissent mais pas elle ! Ce qui l'intrigue c'est qu'on le lui cache ! Loryll et Avva, eux ne savent rien. Ils ont été engagés pour l'escorter, c'est tout ! Mais Rolf, Marja, Victor, Josiah et même Tim, elle en est sûre sont dans le secret ! Toutes ces personnes ont œuvré pour qu'elle soit une petite fille épanouie, sans soucis, sans peine. Oui, ils l'ont protégée,